



## 2<sup>E</sup> ÉVÉNEMENT LIVRE

# « Pour le portrait, il faut avoir un don pervers »

Quel meilleur guide que **Claude Arnaud**, le romancier des métamorphoses de l'identité, pour une promenade dans la galerie des glaces du portrait littéraire ? Rencontre avec le maître d'œuvre de ces *Portraits crachés*, une anthologie en forme de kaléidoscope.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL - PHOTO FRANCK FERVILLE

**C**laude Arnaud déballe sa bibliothèque. Avec la liberté et la souplesse joyeuses d'un Montaigne butinant parmi ses livres, le romancier et fin connaisseur de Cocteau ou de Chamfort nous convie à une balade dans le genre du portrait. Des jeux de société des Précieuses au mordant impitoyable d'un cardinal de Retz, du XVIII<sup>e</sup> siècle qui élargit les frontières de l'exercice et s'ouvre aux marginaux jusqu'aux prodigieuses entreprises de zoologie humaine d'un Balzac ou d'un Zola, personnages historiques et fictionnels se succèdent au fil d'extraits sertis dans la prose de Claude Arnaud. Avec, comme point nodal et mètre-étalon, le « patron » : Saint-Simon. Et comme basse continue à cette symphonie, qui a parfois des allures de carnaval des animaux (Claude Arnaud n'oublie pas les merveilleuses vignettes de Buffon, son cheval ou son chat), la même rumeur, insistante comme le grondement d'une révolution de la psyché et de l'écriture : la liberté. Grand mot, un peu malsonnant et gourmé au regard de la subtilité des analyses et des extraits, mais c'est bien là le cœur du livre. Comment le croquis écrit s'affranchit de son envahissant cousin pictural ; comment le portrait définit au XVII<sup>e</sup> un champ littéraire où les femmes sont maîtresses du jeu ; comment une plume acérée, mordante, peut déboulonner les puissants ; comment, dans le cas de Proust, l'art du portrait, poussé jusqu'à ses derniers retranchements, finit par voler en éclats, accompagnant, voire déclenchant, la grande révolution romanesque de *La Recherche*... Rencontre automnale dans une brasserie parisienne, avec un Claude Arnaud qui ne dément pas l'autoportrait que trace de lui cette anthologie, tant il slalome avec une aisance gourmande entre les idées et les lectures.

**Faire un portrait, n'est-ce pas se mettre à la place de Dieu ?**

Il y a cette tentation de se mettre sur un plan divin pour observer et juger les autres. C'est une tendance très lourde, dans notre culture, et à Paris tout particulièrement. Je décris l'histoire d'un processus, d'une société, la société française, qui

se libère de Dieu et du roi, mais qui, finalement, se surveille, s'observe, se critique et s'autocritique avec plus de dureté peut-être que Dieu ou le roi... Cette société est prise en permanence dans un faisceau croisé de regards. La surveillance est de plus en plus importante, et elle s'effectue au nom de la définition.

**On pense à Saint-Simon, à la virulence avec laquelle il condamne nombre d'acteurs de la cour...**

Ce qui me touche beaucoup dans Saint-Simon, c'est qu'il y a les deux : c'est aussi un Dieu bon. Je le vois un peu comme un conseiller de saint Pierre, qui fait le tri parmi les vivants, sépare la brebis exquise du lion atroce. Il y a chez lui, malgré sa férocité, sa capacité de jugement, une véritable bonté, presque bouleversante à mes yeux, qui le rend aussi capable de sauver ses victimes. C'est pourquoi, à ma connaissance, c'est le plus grand portraitiste.

**Saint-Simon semble obsédé par la surface : le « vernis », la « teinture », la « parure », comme dans le portrait de madame de Maintenon que vous donnez à lire...**

Oui, par la peau. C'est le très beau mot anglais à double sens, le « *hide* », qui est à la fois la peau et le masque, ce qui cache la personne. Le travail de Saint-Simon, c'est un travail de dépeceur, il arrache le masque, il enlève la peau, il écorche le personnage. Il veut voir ce qu'il y a en dessous. C'est une espèce de révision, presque au sens du garagiste, qui va voir si le moteur tient, de quoi il est fait... et il y en a peu qui tiennent la route. Pour Saint-Simon, l'être humain n'est pas une structure très stable, il y a très peu de gens à principes. En général, ce qu'il trouve, c'est une ambition délirante, une vanité sans limite, une coquetterie infernale... Il ne trouve pas de poteau, pas de pilier, mais de la boue.

**Une question qui rejoint vos préoccupations, vous qui vous intéressez particulièrement à cette instabilité de l'être ?**

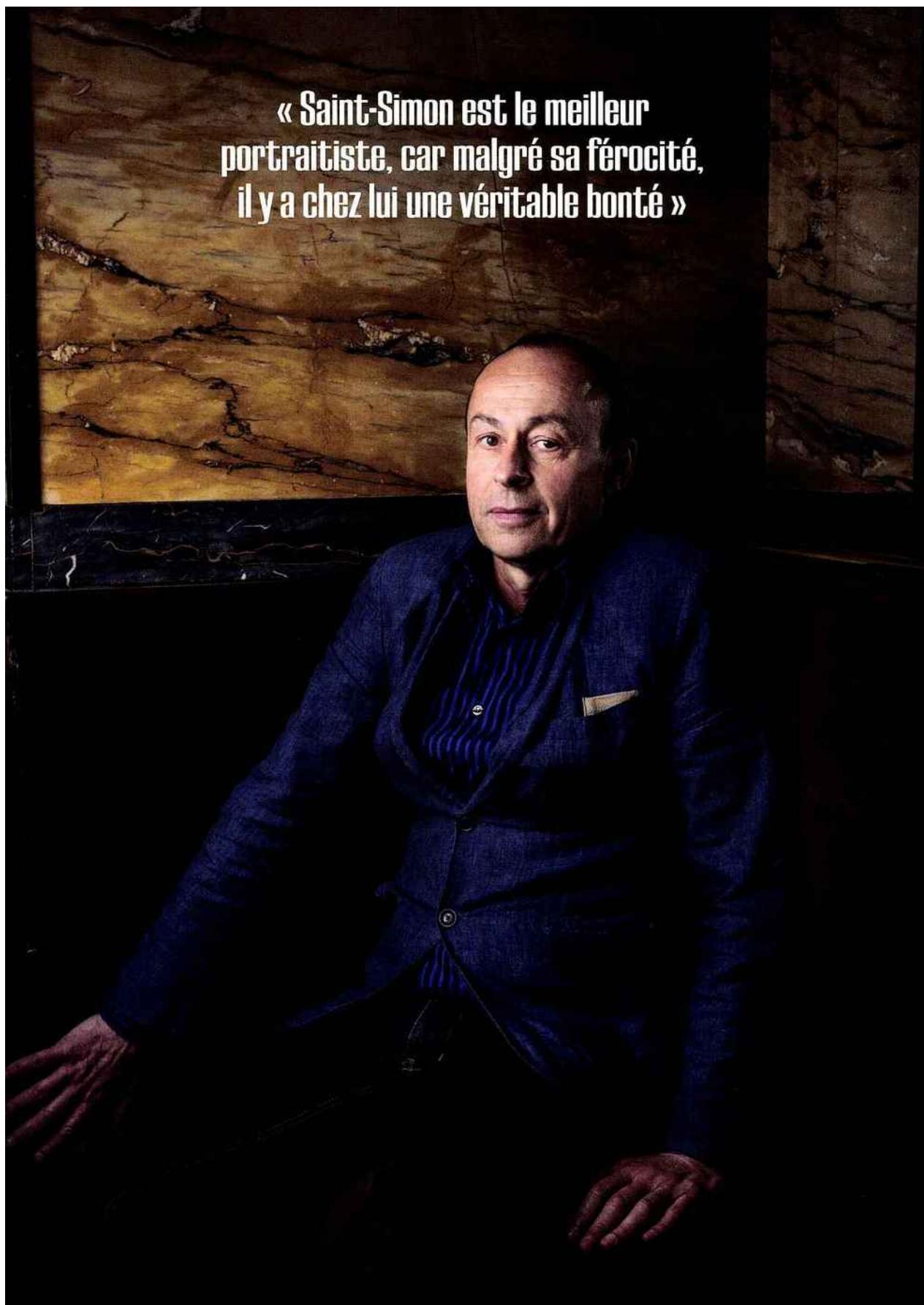
C'est un peu le moteur de toutes ces lectures. Qu'est-ce que ceux qui m'ont précédé ont trouvé

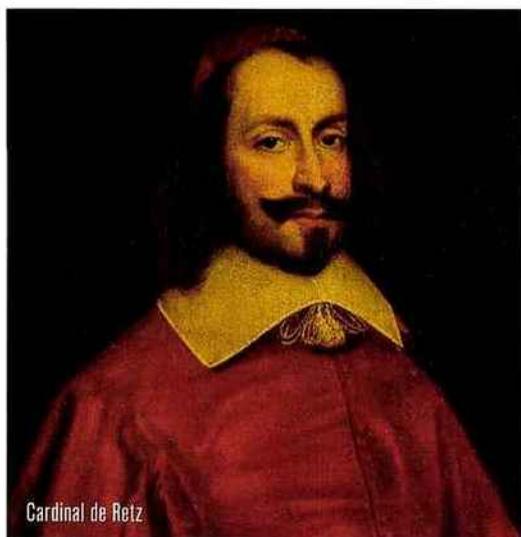
**PORTRAITS CRACHÉS : un trésor littéraire de Montaigne à Houellebecq**  
Claude Arnaud, Robert Laffont, « Bouquins », 992 p., 32 €



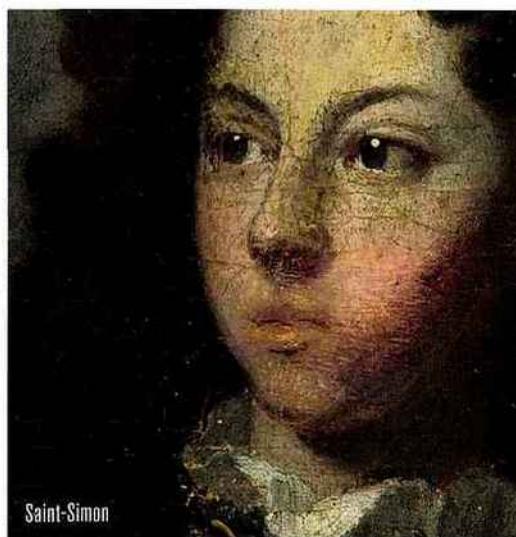


**« Saint-Simon est le meilleur  
portraitiste, car malgré sa férocité,  
il y a chez lui une véritable bonté »**





Cardinal de Retz



Saint-Simon

en grattant, à des époques différentes ? Il s'agissait de voir comment des gens, à d'autres périodes, avaient déjà creusé et trouvé du vide, ce vide qu'on peut ressentir aujourd'hui, que je ressens très fortement. Et ceux qui m'intéressent le plus – Saint-Simon, madame du Deffand, Chamfort, ou même Drieu la Rochelle, que je cite moins – sont ceux qui trouvent de la boue, du vent, une sorte de fiction ou de prétention à être qui ne résiste pas. Ce qui entraîne une forme de désespoir : le portrait est un genre certes très drôle, très savoureux, mais aussi très dur...

#### En particulier dans le cas du cardinal de Retz...

Retz, comme portraitiste, incarne les limites du genre, et surtout les limites françaises du genre. C'est d'une telle dureté, c'est une telle réduction à l'os... Je compare ça aux têtes des Jivaros. Il encapsule, il comprime jusqu'à réduire la personne à une espèce d'atroce moignon noir, calciné. C'est un peu terrifiant, même pour moi qui aime bien la critique corrosive. Il n'y a pas qu'un instinct de classification dans le portrait, il y a aussi un instinct de mort.

#### Mais le cardinal vous fascine...

Retz, lui-même, a été extrêmement portraituré. Et il est enveloppé d'un brouillard fascinant. C'est la vie dans ce qu'elle a de météorologique. Les uns y voient des nuages chargés en permanence de

complots. Pour les autres, c'est un soleil généreux, abondant, italien, qui sans arrêt projette une forme de vie légère, drôle, qui s'amuse de tout, y compris de ses propres échecs et ne semble être là que pour vivre avec une forme de dédain aristocratique pour la contingence. Tout et son contraire, et comme objet de portrait, c'est passionnant. Même chez ceux qui le détestent : quand on lit son portrait par La Rochefoucauld, on se dit que Retz, c'est quand même quelqu'un...

#### Vous parliez de La Rochefoucauld : le portrait se rapproche tout naturellement de la maxime ?

Chez Retz, et parfois chez La Rochefoucauld, c'est un peu logique, on sent l'esprit de la maxime. La contraction d'une personne en quelques traits résumables à des maximes. C'est très français, c'est l'esprit de géométrie qui cadre le personnage en dix lignes. D'une certaine façon, ça participe des définitions assassines de la société de cour où tout le monde est rassemblé dans une galerie des glaces, où tout le monde se surveille, s'ausculte, cherche le point faible, car il y a des places à prendre : il faut éliminer.

#### Vous vous arrêtez sur ce qu'on pourrait appeler la dimension « policière » du portrait, avec, par exemple, le texte sur Lacenaire composé par Pierre-Louis Canler, qui fut chef de la Sûreté... Il y a quelque chose de l'ordre du flicage ?

Oui, c'est un beau portrait, celui de Lacenaire... Une définition qui commence par le corps, une attention au détail, à la couleur des yeux par exemple, aux habitudes, à la gestuelle : il n'est pas étonnant que la police se soit emparée du portrait. Certains policiers ont été de très grands portraitistes. Et n'oubliez pas l'anthropométrie, : la police judiciaire a photographié, codifié... Ou la physiognomonie telle que l'a élaborée Cesare Lombroso : on tente de chercher dans les types de morphologie faciale les caractères supposés de gens prédestinés au crime, au vol... Tout cela est

**« La Bruyère définit des types fixes, ce qui me laisse sceptique, et génériques, ce à quoi je ne crois pas non plus »**



d'ailleurs complexe : la police s'humanise aussi par la pratique du portrait, elle se rapproche du criminel. Le texte de Canler sur Lacenaire est humain, il en fait un bourgeois fou, dangereux, mais c'est un type très intéressant...

**En parlant de mythes et de police, vous citez le fameux passage de l'arrestation de Vautrin chez Balzac, où celui-ci est comparé à un « volcan humain »...**

Ce qui m'a toujours fasciné et intrigué, ce sont les éléments proto-humains dans l'humain, tout ce qui relève de la nature : le minéral, le végétal, l'animal... Tout ce qui relève du non-contrôlable, du non-pensable. Toute la sauvagerie qu'on garde en nous-mêmes. Chez Chamfort, par exemple, c'est très impressionnant la récurrence de la métaphore du volcan qui se réveille et qui vient soulager l'humanité de sa propre civilisation. Dieu sait que je ne méprise pas la psychologie, mais c'est voir seulement la face émergée de l'être que de s'en tenir à la psychologie formulée, verbalisée, telle qu'on peut la frapper comme des pièces ou des médailles sous le nom de jalousie, d'hypocrisie... Il y a quelque chose de plus violent en nous, de plus élémentaire...

**A propos de Chamfort, vous évoquez la « fascination négative » qu'il suscite chez d'autres écrivains...**

Il faut de ça pour le portrait, il faut avoir un don un peu pervers, un don de charognard pour aller voir ce qui ne va pas : le vice de forme, le trou, le nombril qui n'est pas bouché... Tout ce qui décadre, déprogramme est intéressant. Mais ce que je n'aime pas, comme chez Retz, c'est la négativité qui écrase l'ambiguïté, le caractère opaque et incompréhensible de certaines natures.

**Cocteau est aussi l'objet d'une « fascination négative » : vous rappelez les portraits qu'ont brossés de lui Maurice Sachs ou encore Claude Mauriac...**

Cocteau suscite des portraits très durs de son vivant, souvent de la part de gens qui l'ont aimé, et qu'il a aimés. Comme il est extrêmement généreux, et qu'il faisait preuve d'un exhibitionnisme assez poussé, il ouvrait grand les portes. Il montrait beaucoup. Et les portraits sont souvent ceux de gens qu'il avait contaminés, des garçons, jeunes le plus souvent, qui avaient essayé de comprendre chez lui, le ressort de son brio. Et qui essaient de se défaire de cette emprise, en le rejetant, en le recrachant si vous voulez. Portraits ingérés, portraits recrachés... Comme s'ils étaient angoissés d'avoir vu en lui cette aptitude à la métamorphose, d'avoir été changés par lui... Vous avez été amoureux de quelqu'un, et le portrait permet de se défaire de cette emprise : vous avez trouvé le truc qui ne va pas derrière l'être qui vous a un peu vampirisé, mesméré. Le portrait devient un

## « Avec Proust, l'être humain devient un chantier aberrant, qui est *in progress* tout au cours de sa vie »

acte de réappropriation de soi. C'est la fin de la dépendance, de cette colonisation volontaire qu'est l'amour.

**Vous vous attardez sur le cas de Proust, comme si, après lui et la « défiguration » qu'il impose au portrait, le genre devenait presque impossible...**

Proust, c'est l'entreprise d'implosion du portrait comme de toute forme. L'être humain devient un chantier aberrant, qui est *in progress* tout au cours de sa vie, qui ne cesse de se transformer, sans qu'on sache ce qu'il va devenir. Il y a cet aspect un peu terrifiant qui consiste à montrer la mutation au travail, cette mue permanente à quoi on peut résumer une vie, même la plus tranquille, la plus protégée. Comme s'il y avait une sorte d'alien qui nous transforme en permanence et qui fait qu'on n'est pas le même.

**Dès lors, un bon portrait serait toujours un peu raté, impuissant à épinglez son sujet ?**

Il y a toujours une opacité irréductible de l'être. Et plus ce dernier est autonome, plus il développe son libre-arbitre, plus il est riche en contradictions, moins il obéit à un plan divin, à un strict programme social, professionnel, national... Le portrait échoue alors effectivement. Retz demeure incompréhensible, Charlus se modifie à travers le temps, même chose pour Albertine qui n'est jamais la même. Néanmoins, certains auteurs sont très doués pour donner l'impression d'un portrait bouclé, fini. Je pense au magnifique portrait de Joseph Joubert, par Chateaubriand, qui publia ses *Pensées* de façon posthume. Ou même, si on peut les appeler ainsi, les portraits de Nathalie Sarraute, qui fait parler ses personnages de l'intérieur. Bien sûr, on est dans le flou, mais on a l'impression de les connaître ces personnages, comme celui de *Tu ne l'aimes pas*, qui est un livre que j'adore.

**Tout le contraire de La Bruyère, que vous confiez d'ailleurs ne pas aimer...**

La Bruyère, même s'il est parfois remarquable, définit des types fixes, ce qui me laisse sceptique, et génériques, ce à quoi je ne crois pas non plus. Et il les juge moralement. Ce qui ne me plaît pas. Je n'aime pas qu'on juge moralement : un portrait est beau lorsqu'on laisse l'individu à sa propre incertitude. Et je n'aime pas les juges en général...